



Charles De Coster
La légende
d'Uelenspiegel

LA LÉGENDE ET LES
AVENTURES HÉROÏQUES,
JOYEUSES ET GLORIEUSES
D'ULENSPIEGEL ET DE
LAMME GOEDZAK AU PAYS
DE FLANDRE ET AILLEURS

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2017 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : Illustration de couverture : © Olivier Deprez, 2017
Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-150-8

Dépôt légal : D/2017/12.583/16

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Charles De Coster

LA LÉGENDE ET LES
AVENTURES HÉROÏQUES,
JOYEUSES ET GLORIEUSES
D'ULENSPIEGEL ET DE
LAMME GOEDZAK AU PAYS
DE FLANDRE ET AILLEURS

*Nouvelle édition définitive établie et présentée par
Jean-Marie Klinkenberg*



NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION DÉFINITIVE

L'édition originale de *La Légende d'Ulenspiegel*, de 1867, est la seule que l'écrivain a assumée. Mais cette édition n'était pas exempte de défauts : composée à la hâte, corrigée dans la même précipitation, elle présente des erreurs manifestes. La première édition destinée au grand public, publiée chez Paul Lacomblez, à Bruxelles, en 1893 – soit 14 ans après la mort de l'auteur –, a aggravé la situation en introduisant dans le texte des corrections arbitraires ; et, depuis lors, la *Légende* n'a plus été accessible que dans des éditions toujours fautives et parfois fantaisistes.

C'est pourquoi le pionnier des études costériennes, Joseph Hanse, décida d'offrir au lecteur un texte enfin conforme

aux intentions de l'auteur.

Se fondant sur l'édition originale, sur les documents ayant précédé celle-ci mais aussi sur les cahiers d'épreuves corrigées par De Coster – hélas incomplets – et sur le manuscrit d'impression – lui aussi partiel –, comme aussi sur la connaissance profonde que le philologue avait de l'œuvre et de ses sources, son travail minutieux devait aboutir à la première édition définitive, publiée en 1959 aux éditions de La Renaissance du Livre et révisée en 1966.

Cette édition fut assurément le socle sur lequel tout travail sur De Coster devait désormais partir, et il est heureux que la plupart des éditions en langue française – mais aussi des traductions qui ont vu le jour depuis lors – en aient tenu compte. Ce fut le cas de la version présentée, dès 1983, dans la collection patrimoniale Espace Nord.

Toutefois, l'édition de Joseph Hanse n'est pas elle-même à l'abri de toute critique. Ce qui m'a amené à proposer la nouvelle édition définitive que publie aujourd'hui la même collection. Les raisons que l'on a de s'éloigner du texte de mon devancier – raisons que je détaille dans un article à paraître en 2017 dans une livraison de la revue *Textyles* consacrée à De Coster – se laissent grouper en trois familles.

La première raison – et ce premier point est assurément le plus léger – est que l'édition de la Renaissance du Livre joue trop souvent le manuscrit, ou les épreuves contre le texte de l'édition originale, dans des cas où la préférence donnée à ces documents peut se discuter. J'ai dès lors été plus prudent que Hanse dans le recours aux épreuves et au manuscrit et ai

davantage respecté le principe, formulé par lui-même, consistant à ne m'écarter de l'édition originale que quand cette dernière se condamne elle-même.

La deuxième raison que l'on a de ne pas toujours suivre l'édition de Joseph Hanse est que celle-ci s'autorise des modifications par rapport à l'édition originale qui ne sont justifiées ni par le manuscrit ni par les épreuves, ni même par la logique interne du texte.

Ces modifications semblent dictées par deux soucis, restant explicites chez mon devancier : celui d'uniformiser les variantes en tenant compte des pratiques habituelles de l'auteur dans le reste de son œuvre, et celui de rectifier certaines audaces de Charles De Coster, jugées comme autant de maladresses.

C'est par exemple pour respecter le premier principe que Hanse introduit généreusement des italiques dans la transcription de mots flamands, étant donné que c'est une pratique courante chez l'auteur.

Mais, de première part, Hanse n'uniformise pas les variantes de manière constante – il le fait même parfois de manière anarchique, voire à contresens –, et les critères présidant à l'alignement restent parfois assez mystérieux. Et, de seconde part, c'est le principe même de l'uniformisation qui demande à être interrogé. La disparate est en effet une des caractéristiques de l'œuvre, et elle me semble devoir être respectée. Touchant tous les types de phénomènes langagiers – morphologique, syntaxique, graphique, etc. –, elle a de nombreuses fonctions dans le texte : outre qu'elle permet à la langue de De Coster de ne pas sombrer dans le pastiche, et qu'elle illustre bien le thème de la liberté, c'est,

comme je l'ai montré ailleurs, une des techniques mobilisées par l'auteur pour maîtriser le niveau d'archaïsme de ses phrases. Et l'examen de la genèse du texte confirme l'importance qu'elle avait pour De Coster : même dans les cas où l'on voit ce dernier retravailler son manuscrit avec une attention soutenue, pourchassant notamment les incohérences narratives, il laisse subsister des alternances de forme à quelques pages, voire à quelques lignes de distance.

Dès lors, j'ai opté pour la règle suivante : ne procéder à un alignement de la forme minoritaire sur la majoritaire que dans les cas où elle est très isolée, ce qui tendrait à vérifier l'hypothèse d'un accident ou d'une distraction. Dans les autres cas, j'ai opté pour le principe consistant à accepter la variation ; autrement dit, j'ai respecté systématiquement la formule présentée par l'originale, au lieu de procéder à des régularisations contestables. Du coup et au total, mon édition donne du texte de la *Légende* une image moins ordonnée que celle de Joseph Hanse.

La deuxième préoccupation, qui semble avoir inspiré ce dernier dans un bon nombre de corrections, a été de rendre le texte conforme aux normes grammaticales et stylistiques.

Par exemple, il est intervenu, discrètement mais fréquemment, sur la ponctuation, particulièrement erratique dans l'originale : il supprime ou ajoute des virgules ici et là, remplace un « & » par une virgule, des points-virgules par des points, ajoutant ou déplaçant des guillemets, et corrigeant systématiquement le texte pour que deux doubles points ne se suivent pas dans une même phrase, ou que « et » n'apparaisse pas entre virgules (alors que la disposition ainsi corrigée est un usage

constant chez De Coster). De même, Hanse corrige les nombreuses audaces que l'auteur s'autorise en matière de discours rapporté : il supprime ainsi le point d'interrogation qui ponctue systématiquement les propositions introduites par le verbe « demander » ou un synonyme ; il passe systématiquement à la ligne pour le discours direct, même lorsque ni l'originale ni le manuscrit ne vont dans ce sens ; mais à l'inverse, lorsqu'il s'agit de style indirect, il refuse l'étonnant passage à la ligne après les deux points que présente souvent l'originale.

Une fois de plus, sur ces points, j'ai résolu de rester moins interventionniste que mon devancier, sauf dans les cas d'erreurs manifestes, qui sont évidemment fréquentes.

Mon troisième apport – sans doute le plus important – concerne la typographie, où j'ai corrigé une série d'inadvertances laissées par l'auteur. Mon édition respecte en effet (outre la numérotation des chapitres en chiffres romains, délaissés pour des chiffres arabes par la plupart des éditions modernes) le parti pris archaisant adopté par Charles De Coster dans l'édition originale de sa *Légende* : les « s » à l'intérieur des mots y sont transcrits par le signe « f » (« Pendant qu'Ulenfpiel y buvait à même, tous les oifeaux s'éveillèrent dans la campagne ») et le « et » non initial y apparaît sous les espèces de l'esperluette (« braveté, honnêteté & douceur »). Ce parti pris typographique couvre la totalité de l'œuvre, où la conjonction de coordination abonde. Il ne peut pas ne pas avoir été voulu par l'auteur, même si ce dernier n'utilise pas ces signes dans son manuscrit : leur usage est en effet tombé en désuétude dans la première partie du XIX^e siècle. Il y a là, en tout cas, un trait qui fait partie du dessein stylistique de l'œuvre. Et il

n'est d'ailleurs pas audacieux de penser qu'il a contribué à diffuser le mythe d'une œuvre résolument archaïsante.

Aucune version de la *Légende d'Ulenspiegel* n'a jusqu'à ce jour respecté cette importante particularité de l'originale. La présente édition est donc la première qui, élaguée de ses erreurs, soit vraiment conforme à la volonté de l'auteur.

PRÉFACE DU HIBOU

Messieurs les artistes, messeigneurs les éditeurs, monsieur du poëte, j'ai quelques observations à vous faire au sujet de votre première édition. Comment ! dans ce gros livre, cet éléphant que vous êtes dix-huit à essayer de pousser à la gloire, vous n'avez pas trouvé la moindre petite place pour l'oiseau de Minerve, le hibou sage, le prudent hibou ! En Allemagne & dans cette Flandre que vous aimez tant, je voyage sans cesse sur l'épaule d'Ulenspiegel, qui n'est ainsi nommé que parce que son nom veut dire hibou & miroir, sageffe & comédie, Uyl en Spiegel. Ceux de Damme, où il est né, dit-on, prononcent Ulenspiegel par contraction & par l'habitude qu'ils ont de prononcer U pour Uy. C'est leur affaire.

Vous avez imaginé une autre version, Ulen pour Ulieden Spiegel – votre miroir – à vous manants & seigneurs, gouvernés & gouvernants, le miroir des sottises, des ridicules & des crimes d’une époque. C’était ingénieux mais déraisonnable. Il ne faut jamais rompre avec la tradition.

Peut-être avez-vous trouvé bizarre l’idée de symboliser la sagesse par un oiseau triste & grotesque – à votre avis – un pédant à lunettes, un hiftrion de foire, un ami des ténèbres, au vol silencieux, & qui tue sans qu’on l’entende venir, comme la Mort ? Vous me ressemblez pourtant, faux bonshommes qui riez de moi. Il est telle de vos nuits où le sang a ruisselé sous les coups du meurtre chauffé de feutre, pour que, lui aussi, on ne l’entendît pas venir. Ne s’est-il point levé, dans votre histoire à tous, certaines aubes pâles éclairant de leurs lueurs blafardes les pavés jonchés de cadavres d’hommes, de femmes & d’enfants ? De quoi vit votre politique depuis que vous réglez sur le monde ? D’égorgements & de tueries.

Moi, hibou, le laid hibou, je tue pour me nourrir, pour nourrir mes petits, je ne tue point pour tuer. Si vous me reprochez de croquer un nid de petits oiseaux, ne pourrais-je pas vous reprocher le carnage que vous faites de tout ce qui respire ? Vous avez écrit des livres où d’un accent attendri, parlant de la légèreté de l’oiseau, de ses amours, de sa beauté, de la science du nid & des épouvantes de la maternité, vous dites ensuite à quelle sauce il faut le servir & à quel mois de l’an vous en ferez les plus grasses fricassées. Je ne fais pas de livres, moi, Dieu m’en garde, sinon j’écrirais que lorsque vous ne pouvez manger l’oiseau, vous mangez le nid, de peur de perdre un coup de dent.

Quant à toi, poète écervelé, il était de ton intérêt de me réintégrer dans ton œuvre, dont vingt chapitres, au moins, m'appartiennent¹, je te laisse les autres en toute propriété. C'est bien le moins qu'on soit le maître absolu des sottises qu'on imprime. Poète criard, tu tapes à tort & à travers sur ceux que tu appelles les bourreaux de ta patrie, tu mets Charles Quint & Philippe II au pilori de l'histoire, tu n'es pas hibou, tu n'es pas prudent. Sais-tu s'il n'existe plus de Charles Quint & de Philippe II en ce monde ? Ne crains-tu pas qu'une censure attentive n'aille chercher dans le ventre de ton éléphant, des allusions à d'illustres contemporains ? Que ne laiffais-tu dormir dans leur tombe cet empereur & ce roi ? Pourquoi viens-tu aboyer à tant de majesté ? Qui cherche les coups périra sous les coups. Il est des gens qui ne te pardonneront point, je ne te pardonne pas non plus, tu troubles ma digestion bourgeoise.

Qu'est-ce que cette opposition constante entre un roi détesté, cruel dès l'enfance – c'est un homme pour cela – & ce peuple flamand que tu veux nous représenter comme étant héroïque, jovial, honnête & travailleur ? Qui te dit que ce peuple fut bon & que le roi fut mauvais ? Je pourrais sagement te prouver le contraire. Tes personnages principaux sont des imbéciles ou des fous, sans en excepter un : ton poliffon d'Ulenfpiel prend les armes pour la liberté de conscience ; son père Claes meurt brûlé vif pour affirmer ses convictions religieuses ; sa mère Soetkin se ronge & meurt des suites de la torture, pour avoir voulu garder une fortune à son fils ; ton Lamme Goedzak s'en va tout droit dans la vie, comme s'il n'y avait qu'à être bon & honnête en ce monde ; ta petite Nele, qui n'est pas mal, n'aime qu'un homme en

sa vie... Où voit-on encore de ces choses ? Je te plaindrais si tu ne me faisais rire.

Toutefois, je dois l'avouer, à côté de ces grotesques se trouvent quelques personnages que j'accepterais volontiers en mon intimité : tes soudards espagnols, tes moines brûlant le populaire, ta Gilline, espionne de l'Inquisition, ton avare poiffonnier, dénonciateur & loup-garou, ton gentilhomme qui fait le diable la nuit pour séduire quelque niaise, & surtout ce prudent Philippe II qui, ayant besoin d'argent, fait briser les images saintes dans les églises pour châtier un soulèvement dont il fut le sage instigateur. C'est bien le moins qu'on fasse quand on est appelé à hériter de ceux qu'on tue.

Mais je crois que je parle dans le vide. Tu ne sais peut-être pas ce que c'est qu'un hibou. Je vais te l'apprendre.

Le hibou, c'est celui qui, en tapinois, distille la calomnie sur les gens qui le gênent, & quand on lui demande de prendre la responsabilité de ses paroles, s'écrie prudemment : Je n'affirme rien, ON m'a dit. Il sait bien que ON est indénichable.

Hibou est celui qui entre au sein d'une famille honnête, s'annonce comme époux, compromet une jeune fille, emprunte de l'argent, paie quelquefois sa dette & s'en va quand il n'y a plus rien à prendre.

Hibou, l'homme politique qui met un masque de liberté, de candeur, d'amour de l'humanité &, à un moment donné, sans prévenir, vous égorge doucement un homme ou une nation.

Hibou, le commerçant qui frelate ses vins, falsifie ses denrées, met l'indigestion où était la nutrition, la fureur où était la

gaieté.

Hibou, qui vole habilement sans qu'on puisse le happer au collet, plaide le faux contre le vrai, ruine la veuve, dépouille l'orphelin & triomphe dans la graiffe comme d'autres triomphent dans le sang.

« Hibou » ou hiboufe, comme tu voudras, sans jeu de mots, celle qui trafique de ses charmes, déflore les meilleurs cœurs de jeunes hommes, appelle cela les former, & les laisse, sans un sou, dans la fange où elle les a traînés.

Si elle est triste quelquefois, si elle se souvient qu'elle est femme, qu'elle pourrait être mère, je la renie. Si, lassée de cette existence, elle se jette à l'eau, c'est une folle indigne de vivre.

Regarde autour de toi, poète provincial, & compte, si tu le peux, les hibous de ce monde ; songe s'il est prudent d'attaquer, comme tu le fais, la Force & la Ruse, ces reines hiboues. Rentre en toi-même, fais ton *meâ culpâ* & sollicite à genoux ton pardon.

Tu m'intéresses pourtant par ta confiante étourderie ; aussi, malgré mes habitudes connues, je te préviens que je vais de ce pas dénoncer la crudité & les audaces de ton style à mes cousins en littérature, forts en plume, en bec & en lunettes, gens prudents & pédants, qui savent de la façon la plus aimable, la plus « comme il faut », avec beaucoup de gaze & de manchettes, raconter aux jeunes personnes des hiftoires d'amour qui ne viennent pas seulement de Cythère, & qui vous forment en une heure, sans qu'on y voie rien, l'Agnès la plus rétive. Ô poète téméraire qui aimes tant Rabelais & les vieux maîtres, ces gens-là ont sur toi cet avantage, qu'ils finiront pas user la langue française à force de la polir.

1. Cette affirmation est exacte. Le poète a emprunté à une petite brochure flamande de la collection Van Paemel, intitulée : *Het aerdig leven van Thyl Ulenpiegel*, les chapitres VI, XIII, XVI, XIX, XXIV, XXXV, XXXIX, XLI, XLIII, XLVII, XLVIII, XLIX, LIII, LV, LVII, LIX & LX du premier livre de son ouvrage.

Les têtes de chapitres imprimées ci-dessus en majuscules italiques indiquent que ceux-ci sont plutôt créés que reproduits.

Tous ont subi, d'ailleurs, d'importantes modifications, excepté les LXII^e, LXIII^e & LXIV^e.

Les autres, depuis le LXV^e jusqu'à la fin de l'ouvrage, appartiennent en propre à M. Ch. De Coster, comme aussi, par conséquent, les livres II, III, IV, V, qui sont de pure création.

Nous devons cependant signaler deux exceptions : 1° le sermon de Broer Adriaens Cornelis, pages 202 & suivantes, emprunté par fragments à un recueil de 1590. L'auteur avait besoin de coudre ensemble quelques bouts de sermons de ce furibond prédicateur pour pouvoir, sans se répéter constamment, tracer un tableau exact des différentes sectes au XVI^e siècle ; 2° le refrain seulement de la *Chançon des Gueux*, pages 243 & 244, emprunté à un lied du temps.

Les faits qui sont du domaine de l'histoire, & entre autres le sac de Notre-Dame d'Anvers, pages 218 & suivantes, & la *Chançon des Traîtres*, pages 457 & suivantes, sont appuyés, quant à l'idée première : le *Sac de Notre-Dame*, sur une allégation positive d'un chroniqueur très-estimé, Van Meteren ; & la *Chançon des Traîtres*, sur des documents d'une authenticité irrécusable existant aux Archives du Royaume à Bruxelles.

(Note des éditeurs.)

LIVRE PREMIER

I

À Damme, en Flandre, quand mai ouvrait leurs fleurs aux aubépines, naquit Ulenfpiel, fils de Claes.

Une commère sage-femme & nommée Katheline l'enveloppa de langes chauds &, lui ayant regardé la tête, y montra une peau.

– Coiffé, né sous une bonne étoile ! dit-elle joyeusement.

Mais bientôt se lamentant & désignant un petit point noir sur l'épaule de l'enfant :

– Hélas ! pleura-t-elle, c'est la noire marque du doigt du diable.

– Monsieur Satan, reprit Claes, s'est donc levé de bien bonne heure qu'il a déjà eu le temps de marquer mon fils ?

– Il n'était pas couché, dit Katheline, car voici seulement Chanteclair qui éveille les poules.

Et elle sortit, mettant l'enfant aux mains de Claes.

Puis l'aube creva les nuages nocturnes, les hirondelles rafèrent en criant les prairies, & le soleil montra pourpre à l'horizon sa face éblouissante.

Claes ouvrit la fenêtre, & parlant à Ulenfiegel :

– Fils coiffé, dit-il, voici monseigneur du Soleil qui vient saluer la terre de Flandre. Regarde-le quand tu le pourras, & quand plus tard tu seras empêtré en quelque doute, ne sachant ce qu'il faut faire pour agir bien, demande-lui conseil ; il est clair & chaud : sois sincère comme il est clair, & bon comme il est chaud.

– Claes, mon homme, dit Soetkin, tu prêches un sourd ; viens boire, mon fils.

Et la mère offrit au nouveau-né ses beaux flacons de nature.

II

Pendant qu'Ulenfiegel y buvait à même, tous les oifeaux s'éveillèrent dans la campagne.

Claes, qui liait des fagots, regardait sa commère donner le sein à Ulenfiegel.

– Femme, dit-il, as-tu fait provision de ce bon lait ?

– Les cruches sont pleines, dit-elle, mais ce n'est assez pour ma joie.

– Tu parles d'un si grand heur bien piteusement.

– Je songe, dit-elle, qu’il n’y a pas un traître patard dans le cuiret que tu vois là pendant au mur.

Claes prit en main le cuiret ; mais il eut beau le secouer, il n’y entendit nulle aubade de monnaie. Il en fut penaud. Voulant toutefois reconforter sa commère :

– De quoi t’inquiètes-tu ? dit-il. N’avons-nous dans la huche le gâteau qu’hier nous offrit Katheline ? Ne vois-je là un gros morceau de bœuf qui fera au moins pendant trois jours du bon lait pour l’enfant ? Ce sac de fèves si bien tapi en ce coin est-il prophète de famine ? Est-elle fantôme cette tinette de beurre ? Sont-ce des spectres que ces enseignes & guidons de pommes rangés guerrièrement par onze en ligne dans le grenier ? N’est-ce point annonce de fraîche buverie que le gros bonhomme tonneau de *cuyte* de Bruges, qui garde en sa panse notre rafraîchissement ?

– Il nous faudra, dit Soetkin, quand on portera l’enfant à baptême, donner deux patards au prêtre & un florin pour le festin.

Sur ce, Katheline entra tenant un gros bouquet de plantes & dit :

– J’offre à l’enfant coiffé l’angélique, qui préserve l’homme de luxure ; le fenouil, qui éloigne Satan...

– N’as-tu pas, demanda Claes, l’herbe qui appelle les florins ?

– Non, dit-elle.

– Donc, dit-il, je vais voir s’il n’y en a point dans le canal.

Il s’en fut, portant sa ligne & son filet, certain, au demeurant, de ne rencontrer personne, car il n’était qu’une heure

avant l'*oosterzon*, qui est, en Flandre, le soleil de six heures.

III

Claes vint au canal de Bruges, non loin de la mer. Là, mettant l'appât à sa ligne, il la lança à l'eau, & il y laissa descendre son filet. Un petit garçonnet bien vêtu était sur l'autre bord, dormant comme souche sur un bouquet de moules.

Il s'éveilla au bruit que faifait Claes & voulut s'enfuir, craignant que ce ne fût quelque sergent de la commune venant le déloger de son lit & le mener au *Steen* pour vagations illicites.

Mais il cessa d'avoir peur quand il reconnut Claes & que celui-ci lui cria :

– Veux-tu gagner sept liards ? Chasse le poiffon par ici.

Le garçonnet, à ce propos, entra dans l'eau, avec sa petite bedondaine déjà gonflée, &, s'armant d'un panache de grands roseaux, chassa le poiffon, vers Claes.

La pêche finie, Claes retira son filet & sa ligne, & marchant sur l'écluse, vint près du garçonnet.

– C'est toi, dit-il, que l'on nomme Lamme de ton nom de baptême & Goedzak à cause de ton doux caractère, & qui demeures rue du Héron, derrière Notre-Dame. Comment, si jeune & si bien vêtu, te faut-il dormir sur un lit public ?

– Las ! monfieur du charbonnier, répondit le garçonnet, j'ai au logis une sœur plus jeune que moi d'un an & qui me daube à grands coups à la moindre querelle. Mais je n'ose sur son dos

prendre ma revanche, car je lui ferais mal, monsieur. Hier, au souper, j'eus grand'faim & nettoyai de mes doigts le fond d'un plat de bœuf aux fèves dont elle voulait avoir sa part. Il n'y en avait assez pour moi, monsieur. Quand elle me vit me pouléchant à cause du bon goût de la sauce, elle devint comme enragée & me frappa à toutes mains de si grandes gifles que je m'enfuis tout meurtri de la maison.

Claes lui demanda ce que faisaient ses père & mère pendant cette giflerie.

Lamme Goedzak répondit :

– Mon père me battait sur une épaule & ma mère sur l'autre en me disant : « Revanche-toi, couard. » Mais moi, ne voulant pas frapper une fille, je m'enfuis.

Soudain Lamme blêmit & trembla de tous ses membres.

Et Claes vit venir une grande femme &, marchant à côté d'elle, une fillette maigre & d'aspect farouche.

– Ah ! dit Lamme tenant Claes au haut-de-chauffes, voici ma mère & ma sœur qui me viennent quérir. Protégez-moi, monsieur du charbonnier.

– Tiens, dit Claes, prends d'abord ces sept liards pour salaire & allons à elles sans peur.

Quand les deux femmes virent Lamme, elles coururent à lui, & toutes deux le voulurent battre, la mère parce qu'elle avait été inquiète & la sœur parce quelle en avait l'habitude.

Lamme se cachait derrière Claes & criait :

– J'ai gagné sept liards, j'ai gagné sept liards, ne me battez point.

Mais la mère l'embrassait déjà, tandis que la fillette voulait de force ouvrir les mains de Lamme pour avoir son argent. Mais Lamme criait :

– C'est le mien, tu ne l'auras pas.

Et il serrait les poings.

Claes toutefois secoua rudement la fillette par les oreilles & lui dit :

– S'il t'arrive encore de chercher noife à ton frère, qui est bon & doux comme un agneau, je te mettrai dans un noir trou à charbon, & là ce ne sera plus moi qui te tirerai les oreilles, mais le rouge diable d'enfer, qui te mettra en morceaux avec ses grandes griffes & ses dents qui sont comme fourches.

À ce propos, la fillette, n'osant plus regarder Claes ni s'approcher de Lamme, s'abrita derrière les jupons de sa mère. Mais en entrant en ville, elle criait partout.

– Le charbonnier m'a battue ; il a le diable dans sa cave.

Cependant elle ne frappa plus Lamme davantage ; mais, étant grande, le fit travailler à sa place. Le doux niais le faisait volontiers.

Claes avait, cheminant, vendu sa pêche à un fermier qui la lui achetait de coutume. Rentrant au logis, il dit à Soetkin :

– Voici ce que j'ai trouvé dans le ventre de quatre brochets, de neuf carpes & dans un plein panier d'anguilles.

Et il jeta deux florins & un patard sur la table.

– Que ne vas-tu chaque jour à la pêche, mon homme ! demanda Soetkin.

Claes répondit :

– Afin de ne point devenir moi-même poisson ès filets des sergents de la commune.

IV

On appelait à Damme le père d’Ulenfpiel Claes le *Kooldraeger* ou charbonnier : Claes avait le poil noir, les yeux brillants, la peau de la couleur de sa marchandise, sauf le dimanche & les jours de fête, quand il y avait abondance de savon en la chaumière. Il était petit, carré, fort & de face joyeufé.

Si, la journée finie & le soir tombant, il allait en quelque taverne, sur la route de Bruges, laver de *cuyte* son gofier noir de charbon, toutes les femmes humant le serein sur le pas de leurs portes lui criaient amicalement :

– Bonfoir & bière claire, charbonnier.

– Bonfoir & un mari qui veille, répondait Claes.

Les fillettes qui revenaient des champs par troupes se plaçaient toutes devant lui de façon à l’empêcher de marcher & lui difaient :

– Que payes-tu pour ton droit de passage : ruban écarlate, boucle dorée, souliers de velours, ou florin pour aumônière ?

Mais Claes en prenait une par la taille & lui baifait les joues ou le cou, suivant que sa bouche était plus proche de la chair fraîche ; puis il difait :

– Demandez, mignonnes, demandez le reste à vos amoureux.

Et elles s'en allaient s'éclatant de rire.

Les enfants reconnaissaient Claes à sa grosse voix & au bruit de ses souliers. Courant à lui, ils lui disaient :

– Bonfoir, charbonnier.

– Autant Dieu vous donne, mes angelots, disait Claes ; mais ne m'approchez pas, sinon je ferai de vous des moricauds.

Les petits, étant hardis, s'approchaient toutefois ; alors il en prenait un par le pourpoint, &, frottant de ses mains noires son frais museau, le renvoyait ainsi, riant quand même, à la grande joie de tous les autres.

Soetkin, femme de Claes, était une bonne commère, matinale comme l'aube & diligente comme la fourmi.

Elle & Claes labouraient à deux leur champ & s'attelaient comme bœufs à la charrue. Pénible en était le traînement, mais plus pénible encore celui de la herse, lorsque le champêtre engin devait de ses dents de bois déchirer la terre dure. Ils le faisaient toutefois le cœur gai, en chantant quelque ballade.

Et la terre avait beau être dure ; en vain le soleil dardait sur eux ses plus chauds rayons ; en vain aussi traînant la herse, ployant les genoux, devaient-ils faire des reins cruel effort, s'ils s'arrêtaient & que Soetkin tournât vers Claes son doux visage, & que Claes baîfât ce miroir d'âme tendre, ils oubliaient la grande fatigue.

La veille, il avait été crié aux bailles de la maifon commune que Madame, femme de l'empereur Charles, étant groffe, il fallait dire des prières pour sa prochaine délivrance.

Katheline entra chez Claes toute friffante :

– Qu'est-ce qui te deult, commère ? demanda le bonhomme.

– Las ! répondit-elle, parlant par saccades. Cette nuit, spectres fauchant hommes comme faneurs l'herbe. – Fillettes enterrées vives ! Sur leur corps danfait le bourreau. – Pierre de sang suant depuis neuf mois, cassée cette nuit.

– Ayez pitié de nous, gémit Soetkin, ayez pitié, Seigneur Dieu : c'est noir présage pour la terre de Flandre.

– Vis-tu cela de tes yeux ou en songe ? demanda Claes.

– De mes yeux, dit Katheline.

Katheline, toute blême & pleurant, parla encore & dit :

– Deux enfantelets sont nés, l'un en Espagne, c'est l'infant Philippe, & l'autre en pays de Flandre, c'est le fils de Claes, qui sera plus tard surnommé Ulenfpiel. Philippe deviendra bourreau, ayant été engendré par Charles cinquième, meurtrier de notre pays. Ulenfpiel sera grand docteur en joyeux propos & batifolements de jeunesse, mais il aura le cœur bon, ayant eu pour père Claes, le vaillant manouvrier sachant, en toute braveté, honnêteté & douceur, gagner son pain. Charles empereur & Philippe roi chevaucheront par la vie, faisant le mal par batailles, exactions & autres crimes. Claes travaillant toute la semaine, vivant suivant droit & loi, & riant au lieu de pleurer en

ses durs labeurs, sera le modèle des bons manouvriers de Flandre. Ulenſpiegel toujours jeune, & qui ne mourra point, courra par le monde sans se fixer oncques en un lieu. Et il sera manant, noble homme, peintre, sculpteur, le tout enſemble. Et par le monde ainſi ſe promènera, louant choſes belles & bonnes & ſe gauſſant de ſottife à pleine gueule. Claes eſt ton courage, noble peuple de Flandre, Soetkin eſt ta mère vaillante, Ulenſpiegel eſt ton eſprit ; une mignonne & gente fillette, compagne d’Ulenſpiegel & comme lui immortelle, ſera ton cœur, & une groſſe bedaine, Lamme Goedzak, ſera ton eſtomac. Et en haut ſe tiendront les mangeurs de peuple, en bas les victimes ; en haut frelons voleurs, en bas, abeilles laborieuſes, & dans le ciel ſaigneront les plaies du Chriſt.

Ce qu’ayant dit, s’endormit Katheline la bonne ſorcière.

VI

On portait Ulenſpiegel à baptême ; ſoudain chut une averſe qui le mouilla bien. Ainſi fut-il baptifé pour la première fois.

Quand il entra dans l’églife, il fut dit aux parrain & marraine, père & mère, par le bedeau *ſchool-meeſter*, maître d’école, qu’ils euſſent à ſe placer autour de la piſcine baptifmale, ce qu’ils firent.

Mais il y avait à la voûte, au-deſſus de la piſcine, un trou fait par un maçon pour y ſuſpendre une lampe à une étoile en

bois doré. Le maçon, considérant, d'en haut, les parrain & marraine debout roidement autour de la piscine coiffée de son couvercle, versa par le trou de la voûte un traître seau d'eau qui, tombant entre eux sur le couvercle de la piscine, fit grand éclabouffement. Mais Ulen Spiegel eut la plus grosse part. Et ainsi il fut baptisé pour la deuxième fois.

Le doyen vint : ils se plaignirent à lui ; mais il leur dit de se hâter, & que c'était un accident. Ulen Spiegel se démenait à cause de l'eau tombée sur lui. Le doyen lui donna le sel & l'eau, & le nomma Thylbert, qui veut dire « riche en mouvements ». Il fut ainsi baptisé pour la troisième fois.

Sortant de Notre-Dame, ils entrèrent vis-à-vis l'église dans la rue Longue, au *Rofaire des Bouteilles*, dont une cruche formait le credo. Ils y burent dix-sept pintes de *dobbel kuyt* & davantage. Car c'est la vraie façon en Flandre, pour sécher les gens mouillés, d'allumer un feu de bière en la bedaine. Ulen Spiegel fut ainsi baptisé pour la quatrième fois.

S'en retournant au logis & zigzaguant par le chemin, la tête plus que le corps pesante, ils vinrent à un ponteau jeté sur une petite mare ; Katheline qui était marraine portait l'enfant, elle fit un faux pas & tomba dans la boue avec Ulen Spiegel, qui fut ainsi baptisé pour la cinquième fois.

Mais on le retira de la mare pour le laver d'eau chaude en la maison de Claes, & ce fut son sixième baptême.

Ce jour-là, Sa Sainte Majesté Charles réfolut de donner de belles fêtes pour bien célébrer la naiffance de son fils. Elle réfolut, comme Claes, d'aller à la pêche, non en un canal, mais dans les aumônières & cuirets de ses peuples. C'est de là que les lignes souveraines tirent crufats, daelders d'argent, lions d'or & tous ces poiffons merveilleux se changeant, à la volonté du pêcheur, en robes de velours, précieux bijoux, vins exquis & fines nourritures. Car les rivières les plus poiffonneufes ne sont pas celles où il y a le plus d'eau.

Ayant affemblé ceux de son confeil, Sa Sainte Majesté réfolut que la pêche se ferait de la façon suivante :

Le seigneur infant serait porté à baptême vers les neuf ou dix heures ; les habitants de Valladolid, pour montrer leur joie grande, mèneraient noces & festins toute la nuit, à leurs frais, & sèmeraient sur la grand'place leur argent pour les pauvres.

Il y aurait à cinq carrefours une grande fontaine d'où jaillirait par flots, jusques à l'aube, du gros vin payé par la ville. À cinq autres carrefours seraient rangés, sur des édifices de bois, sauciffons, cervelas, boutargues, andouilles, langues de bœuf & autres viandes, auffi à la charge de la ville.

Ceux de Valladolid élèveraient en grand nombre, à leurs dépens, sur le passage du cortège, des arcs de triomphe représentant la Paix, la Félicité, l'Abondance, la Fortune propice & emblématiquement tous & quelconques dons du ciel dont ils furent comblés sous le règne de Sa Sainte Majesté.

Finalement, outre ces arcs pacifiques, il en serait placé quelques autres où l'on verrait peints en vives couleurs des attributs moins bénins, tels que aigles, lions, lances, hallebardes,

épieux à la langue flamboyante, hacquebutes à croc, canons, fauconneaux, courtauds à la grosse gueule, & autres engins montrant imagièremment la force & puiffance guerrières de Sa Sainte Majesté.

Quant aux lumières à éclairer l'église, il serait permis à la *gilde* des ciriers de fabriquer gratis plus de vingt mille cierges, dont les bouts non consumés reviendraient au chapitre.

Pour ce qui était des autres dépenses, l'empereur les ferait volontiers, montrant ainsi son bon vouloir de ne pas trop charger ses peuples.

Comme la commune allait exécuter ces ordres, arrivèrent de Rome nouvelles lamentables. D'Orange, d'Alençon & Frundsberg, capitaines de l'empereur, étaient entrés en la sainte ville, y avaient saccagé & pillé les églises, chapelles & maisons, n'épargnant personne, prêtres, nonnains, femmes ni enfants. Le saint-père avait été fait prisonnier. Depuis une semaine, le pillage n'avait point cessé, & *reiters* & *landsknechts* vaguaient par Rome, saoulés de nourriture, ivres de buverie, brandissant leurs armes, cherchant les cardinaux, & disant qu'ils tailleraient assez dans leur cuir pour les empêcher de devenir jamais papes. D'autres, ayant déjà exécuté cette menace, se promenaient fièrement dans la ville, portant sur leur poitrine des chapelets de vingt-huit grains ou davantage, gros comme des noix, & tout sanglants. Certaines rues étaient de rouges ruisseaux où gisaient dépouillés les cadavres des morts.

D'aucuns dirent que l'empereur, ayant besoin d'argent, avait voulu en pêcher dans le sang ecclésiastique, & qu'ayant pris connaissance du traité imposé par ses capitaines au pontife

prisonnier, il le força à céder toutes les places fortes de ses États, à payer 400,000 ducats & à demeurer en prison jusqu'à ce qu'il se fût exécuté.

Toutefois, la douleur de Sa Majesté étant grande, il décommanda tous les apprêts de joie, fêtes & réjouissances, & ordonna de prendre le deuil aux seigneurs & dames de son hôtel.

Et l'enfant fut baptisé en ses langes blancs, qui sont langes de deuil royal.

Ce que les seigneurs & dames interprétèrent à sinistre préage.

Nonobstant ce, madame la nourrice présenta l'enfant aux seigneurs & dames de l'hôtel, afin que ceux-ci lui fissent, selon la coutume, leurs souhaits & dons.

Madame de la Coena lui appendit au cou une pierre noire contre le poison, ayant forme & grosseur d'une noisette, dont l'écale était d'or. Madame de Chauffade lui attacha à un fil de soie pendant sur l'estomac une aveline précipitative de bonne concoction d'aliments ; messire van der Steen de Flandre lui offrit un saucisson de Gand, long de cinq coudées & gros d'une demie, en souhaitant humblement à Son Altesse qu'à sa seule odeur elle eût soif de *clauwaert* gantoisement, disant que quiconque aime la bière d'une ville n'en peut haïr les brasseurs ; messire écuyer Jacques-Christophe de Castille pria Monseigneur l'Infant de porter à ses pieds mignons jaspe verd pour le faire bien courir. Jan de Paepe le fou, qui était là, dit :

– Messire, donnez-lui plutôt le cor de Jofué, au son duquel toutes les villes courraient le grand trotton devant lui, allant poser ailleurs leur affiette avec tous leurs habitants,

hommes, femmes & enfants. Car Monfeigneur ne doit pas apprendre à courir, mais à faire courir les autres.

L'éplorée veuve de Floris van Borfele, qui fut seigneur de Veere au pays de Zélande, donna à Mgr Philippe une pierre qui rendait, difait-elle, les hommes amoureux & les femmes inconfolables.

Mais l'infant geignait comme un veau.

Cependant, Claes mettait aux mains de son fils un hochet d'ofier à grelots & difait, faifant danfer Ulenfpiel sur sa main : « Grelots, grelots tintinabulants, puiffes-tu en avoir toujours à ta toque, petit homme ; car c'est aux fous qu'appartient le royaume du bon temps. »

Et Ulenfpiel riait.

VIII

Claes ayant pêché un gros saumon, ce saumon fut mangé par lui un dimanche & auffi par Soetkin, Katheline & le petit Ulenfpiel, mais Katheline ne mangeait pas plus qu'un oifeau.

– Commère, lui dit Claes, l'air de Flandre est-il si solide présentement qu'il te suffise de le respirer pour en être nourrie comme d'un plat de viande ? Quand vivra-t-on ainfi ? Les pluies seraient de bonnes soupes, il grêlerait des fèves, & les neiges, changées en célestes fricassées, réconforteraient les pauvres voyageurs.

Katheline, hochant la tête, ne sonnait mot.

– Voyez, dit Claes, la dolente commère. Qu'est-ce donc qui la navre ? Mais Katheline parlant avec une voix qui était comme un souffle :

– Le méchant, dit-elle, nuit tombe noire. – Je l'entends annonçant sa venue, – criant comme orfraie. – Friffante, je prie madame la Vierge – en vain. – Pour lui, ni murs, ni haies, portes ni fenêtres. Entre partout comme esprit – Échelle craquant. – Lui près de moi, dans le grenier où je dors. Me saisit de ses bras froids, durs comme du marbre. – Visage glacé, baisers humides comme neige. – Chaumine ballottée par la terre, se mouvant comme barque sur mer tempêteueuse...

– Il faut, dit Claes, aller chaque matin à la messe, afin que monseigneur Jésus te donne la force de chasser ce fantôme venu d'en bas.

– Il est si beau ! dit-elle.

IX

Ulenpiegel, étant sevré, grandit comme jeune peuplier.

Claes alors ne le baifa plus fréquemment, mais l'aima d'un air bourru afin de ne le point affadir.

Quand Ulenpiegel revenait au logis, se plaignant d'avoir été daubé en quelque rixe, Claes le battait parce qu'il n'avait point battu les autres, & ainsi éduqué, Ulenpiegel devint vaillant comme un lionceau.

Si Claes était absent, Ulenfpiel demandait à Soetkin un liard pour aller jouer. Soetkin, se fâchant, disait : « Qu'as-tu besoin d'aller jouer ? Tu ferais mieux de demeurer céans à lier des fagots. »

Voyant qu'elle ne donnait rien, Ulenfpiel criait comme un aigle, mais Soetkin menait grand bruit de chaudrons & d'éuelles qu'elle lavait en un seau de bois, pour faire mine de ne le point entendre. Ulenfpiel alors pleurait, & la douce mère, laissant sa feinte dureté, venait à lui, le careffait & disait : « As-tu assez d'un denier ? » Or, notez que le denier valait six liards.

Ainsi elle l'aima trop, & lorsque Claes n'était point là, Ulenfpiel fut roi en la maison.

X

Un matin, Soetkin vit Claes qui, la tête baissée, errait dans la cuisine comme un homme perdu dans ses réflexions.

– De quoi souffres-tu, mon homme ? dit-elle. Tu es pâle, colère & diftrait.

Claes répondit à voix baissée, comme un chien qui gronde :

– Ils vont renouveler les cruels placards de l'empereur. La mort va de nouveau planer sur la terre de Flandre. Les dénonciateurs auront la moitié des biens des victimes, si les biens n'excèdent pas cent florins carolus.

– Nous sommes pauvres, dit-elle.

– Pauvres, dit-il, pas assez. Il est de ces viles gens, vautours & corbeaux vivant des morts, qui nous dénonceraient aussi bien pour partager avec Sa Sainte Majesté un panier de charbon qu'un sac de carolus. Que possédait la pauvre Tanneken, veuve de Sis le tailleur qui mourut à Heyft, enterrée vive ? Une bible latine, trois florins d'or & quelques ustensiles de ménage en étain d'Angleterre que convoitait sa voisine. Johannah Martens fut brûlée comme sorcière & auparavant jetée à l'eau, car son corps avait surnagé & l'on y vit du sortilège. Elle avait quelques meubles chétifs, sept carolus d'or en un cuiret, & le dénonciateur voulait en avoir la moitié. Hélas ! je te pourrais parler ainsi jusque demain, mais viens-nous-en, commère, la vie n'est plus viable en Flandre à cause des placards. Bientôt, chaque nuit, le chariot de la Mort passera par la ville, & nous y entendrons le squelette s'y agitant avec un sec bruit d'os.

Soetkin dit :

– Il ne faut point me faire peur, mon homme. L'empereur est le père de Flandre & Brabant, &, comme tel, doué de longanimité, douceur, patience & miséricorde.

– Il y perdrait trop, répondit Claes, car il hérite des biens confisqués.

Soudain sonna la trompette & grincèrent les cymbales du héraut de la ville. Claes & Soetkin, portant tour à tour Ulenfpiel dans leurs bras, accoururent au bruit avec la foule du peuple.

Ils vinrent à la Maison commune, devant laquelle se tenaient, sur leurs chevaux, les hérauts sonnant de la trompette & battant les cymbales, le prévôt tenant la verge de justice & le

procureur de la commune à cheval, tenant des deux mains une ordonnance de l'empereur & se préparant à la lire à la foule affsemblée.

Claes entendit bien qu'il y était derechef défendu, à tous en général & en particulier, d'imprimer, de lire, d'avoir ou de soutenir les écrits, livres ou doctrine de Martin Luther, de Joannes Wycleff, Joannes Huff, Marcilius de Padua, Œcolampadius, Ulricus Zwynglius, Philippus Melancton, Franciscus Lambertus, Joannes Pomeranus, Otto Brunfelsius, Justus Jonas, Joannes Puperis & Gorcianus, les Nouveaux Testaments imprimés par Adrien de Berghes, Christophe de Remonda & Joannes Zel, pleins des hérésies luthériennes & autres, réprouvés & condamnés par la Faculté des théologiens de l'Université de Louvain.

« Ni semblablement de peindre ou pourtraire, ou faire peindre ou pourtraire peintures ou figures opprobrieuses de Dieu & de benoîte Vierge Marie ou de ses saints ; ou de rompre, casser ou effacer les images ou pourtraitures qui seraient faites à l'honneur, souvenance ou remembrance de Dieu & de la Vierge Marie, ou des saints approuvés de l'Église.

« En outre, difait le placard, que nul, de quelque état qu'il fût, ne s'avançât communiquer ou disputer de la sainte Écriture, même en matière douteuse si l'on n'était théologien bien renommé & approuvé de par une Université fameuse. »

Sa Sainte Majesté statuait entre autres peines que les suspects ne pourraient jamais exercer d'état honorable. Quant aux hommes retombés dans leur erreur ou qui s'y obstineraient, ils seraient condamnés à être brûlés à un feu doux ou vif, dans une

maison de paille, ou attachés à un poteau, à l'arbitraire du juge. Les autres hommes seraient exécutés par l'épée s'ils étaient nobles ou bons bourgeois, les manants le seraient par la potence & les femmes par la fosse. Leurs têtes, pour l'exemple, devaient être plantées sur un pieu. Il y avait, au bénéfice de l'Empereur, confiscation des biens de tous ceux-ci gifant aux endroits sujets à la confiscation.

Sa Sainte Majesté accordait aux dénonciateurs la moitié de tout ce que les morts avaient possédé, si les biens de ceux-ci n'atteignaient pas cent livres de gros, monnaie de Flandre, pour une fois. Quant à la part de l'empereur, il se réservait de l'employer en œuvres pies & de miséricorde, comme il le fit au sac de Rome.

Et Claes s'en fut avec Soetkin & Ulen Spiegel tristement.

XI

L'année ayant été bonne, Claes acheta pour sept florins un âne & neuf rasières de pois, & il monta un matin sur sa bête. Ulen Spiegel se tenait en croupe derrière lui. Ils allaient, en cet équipage, saluer leur oncle & frère aîné, Joffe Claes, demeurant non loin de Meyberg, au pays d'Allemagne.

Joffe, qui fut simple & doux de cœur en son bel âge, ayant souffert de diverses injustices, devint quinteux ; son sang tourna en bile noire, il prit les hommes en haine & vécut solitaire.

Son plaisir fut alors de faire s'entre-battre deux soifidifants fidèles amis ; & il baillait trois patards à celui des deux qui daubait l'autre le plus amèrement.

Il aimait aussi de rassembler, en une salle bien chauffée, des commères en grand nombre & des plus vieilles & hargneuses, & leur donnait à manger du pain rôti & à boire de l'hypocras.

Il baillait à celles qui avaient plus de soixante ans de la laine à tricoter en quelque coin, leur recommandant, au demeurant, de bien toujours laisser croître leurs ongles. Et c'était merveille à entendre que les gargouillements, clapotements de langue, méchants babils, toux & crachements aigres de ces vieilles hou-hous, qui, leurs affiquets sous l'aisselle, grignotaient en commun l'honneur du prochain.

Quand il les voyait bien animées, Joffe jetait dans le feu une brosse, du rôtitement de laquelle l'air était tout soudain empuanti.

Les commères alors, parlant toutes à la fois, s'entre-accusaient d'être la cause de l'odeur ; toutes niant le fait, elles se prenaient bientôt aux cheveux, & Joffe jetait encore des brosses dans le feu & par terre du crin coupé. Quand il n'y pouvait plus voir, tant la mêlée était furieuse, la fumée épaisse & la poussière haut soulevée, il allait quérir deux siens valets déguifés en sergents de la commune, lesquels chassaient les vieilles de la salle à grands coups de gaule, comme un troupeau d'oies furieuses.

Et Joffe, considérant le champ de bataille, y trouvait des lambeaux de cottes, de chauffes, de chemises & vieilles dents.

Et bien mélancolique il se difait :

– Ma journée est perdue, aucune d’elles n’a laissé sa langue dans la mèche.

XII

Claes, étant dans le bailliage de Meyberg, traversait un petit bois : l’âne cheminant broutait les chardons ; Ulenpiegel jetait son couvre-chef après les papillons & le rattrapait sans quitter le dos du baudet. Claes mangeait une tranche de pain, pensant bien l’arroser à la taverne prochaine. Il entendait de loin une campane tintant & le bruit que fait grande foule d’hommes parlant ensemble.

– C’est, dit-il, quelque pèlerinage & messieurs les pèlerins seront nombreux sans doute. Tiens-toi bien, mon fils, sur le rouffin, afin qu’ils ne te puissent renverser. Allons-y voir. Or ça, baudet, mange mes talons.

Et le baudet de courir.

Quittant la lisière du bois, il descendit vers un large plateau bordé d’une rivière à son versant occidental ; du côté du versant oriental était bâtie une petite chapelle dont le pignon était surmonté de l’image de Notre-Dame & à ses pieds de deux figurines représentant chacune un taureau. Sur les degrés de la chapelle se tenaient, ricassant, un ermite sonnante de la campane, cinquante estafiers tenant chacun des chandelles allumées, des joueurs, sonneurs & batteurs de tambours, clairons, fifres, scalmeyes & cornemuses, & un tas de joyeux compagnons tenant

des deux mains des boîtes en fer pleines de ferrailles, mais tous silencieux en ce moment.

Cinq mille pèlerins & même davantage cheminaient sept par sept en rangs serrés, coiffés de casques & portant des bâtons de bois vert. S'il en venait de nouveaux coiffés & armés pareillement, ils se rangeaient en grand tumulte derrière les autres. Passant ensuite sept par sept devant la chapelle, ils faisaient bénir leurs bâtons, recevaient chacun des mains des estafiers une chandelle &, en échange, payaient un demi-florin à l'ermite.

Et leur procession était si longue que les chandelles des premiers étaient à bout de mèche, tandis que celles des derniers manquaient de s'éteindre par excès de suif.

Claes, Ulenſpiegel & l'âne, ébaubis, virent ainsi cheminer devant eux une grande variété de porte-bedaines, larges, hautes, longues, pointues, fières, fermes ou tombant lâchement sur leurs supports de nature. Et tous les pèlerins étaient coiffés de casques.

Ils en avaient venant de Troie & semblables à des bonnets phrygiens, ou surmontés d'aigrettes de crin rouge ; d'autres, quoique maflus & panfards, portaient des casques à ailes étendues, mais n'avaient nulle idée de volerie ; puis venaient ceux qui étaient coiffés de salades dédaignées des limaçons, à cause de leur peu de verdure.

Mais le grand nombre portaient des casques si vieux & rouillés qu'ils semblaient dater de Gambrinus, roi de Flandre & de la bière, lequel roi vécut neuf cents ans avant Notre-Seigneur & se coiffait d'une pinte, afin de n'être point forcé de ne pas boire faute de gobelet.

Tout à coup tintèrent, geignirent, sonnèrent, battirent, glapirent, bruirent, cliquetèrent cloches, cornemufes, scalmeyes, tambours, fifres & ferrailles.

À ce vacarme, qui fut un signal pour les pèlerins, ils se retournèrent, se plaçant par bandes de sept, face à face, & s'entreboutèrent chacun, en guise de provocation, leur chandelle flambante sur la physionomie. Ce qui causa de grands étourdissements. Et le bois vert de pleuvoir. Et ils s'entrebattirent du pied, de la tête, du talon & de tout. D'aucuns se ruaient sur leurs adversaires à la façon des béliers, le casque en avant, qu'ils s'enfonçaient jusqu'aux épaules, & allaient aveuglés tomber sur une septaine de furieux pèlerins, lesquels les recevaient sans douceur.

D'autres pleurards & couards se lamentaient à cause des coups, mais tandis qu'ils marmonnaient leurs dolentes patenôtres, se ruaient sur eux, rapides comme la foudre, deux septaines de pèlerins s'entrebattant, jetant par terre les pauvres pleurards & marchant dessus sans pitié.

Et l'ermite riait.

D'autres septaines, se tenant comme raifins en grappes, roulaient du haut du plateau jusques dans la rivière où ils se daubaient encore à grands coups sans rafraîchir leur fureur.

Et l'ermite riait.

Ceux qui étaient demeurés sur le plateau, se pochaient les yeux, se caffaient les dents, s'arrachaient les cheveux, le pourpoint & le haut-de-chauffes.

Et l'ermite riait & disait :

– Courage, amis, qui frappe bien n'en aime que mieux.
Aux plus battants les amours de leurs belles ! Notre-Dame de Rindbifbels, c'est ici qu'on voit les mâles.

Et les pèlerins s'en donnaient à cœur joie.

Claes, dans l'entre-temps s'était approché de l'ermite, tandis qu'Ulenfpiegel riait & criant applaudissait aux coups.

– Mon père, dit-il, quel crime ont donc commis ces pauvres bonshommes pour être forcés de se frapper si cruellement ?

Mais l'ermite sans l'entendre criait :

– Fainéants ! vous perdez courage. Si les poings sont las, les pieds le sont-ils ? Vive Dieu ! il en est de vous qui ont des jambes pour s'enfuir comme des lièvres ! Qui fait jaillir le feu de la pierre ? Le fer qui la bat. Qu'est-ce qui anime la virilité des vieilles gens, sinon une bonne platelée de coups, bien affaïsonnée de male rage ?

À ce propos, les bonshommes pèlerins continuaient à s'entre-battre du casque, des mains & des pieds. C'était une furieuse mêlée où l'Argus aux cent yeux n'eût rien vu que la poussière soulevée & quelque bout de casque.

Soudain l'ermite tinta de la campane. Fifres, tambours, trompettes, cornemuses, scalmeyes & ferrailles cessèrent leur tapage. Et ce fut un signal de paix.

Les pèlerins ramassèrent leurs blessés. Parmi ceux-ci, furent vues plusieurs langues épaissies de colère & qui sortaient des bouches des combattants. Mais elles rentrèrent d'elles-mêmes en leurs palais accoutumés. Le plus difficile fut d'ôter les casques à

ceux qui se les étaient enfoncés jusques au cou & se secouaient la tête, mais sans les faire plus tomber que des prunes vertes.

Cependant l'ermite leur difait :

– Récitez chacun un *Ave* & retournez auprès de vos commères. Dans neuf mois, il y aura autant d'enfants de plus dans le bailliage qu'il y eut aujourd'hui de vaillants champions en la bataille.

Et l'ermite chanta l'*Ave*, & tous le chantèrent avec lui. Et la campane tintait.

L'ermite alors les bénit au nom de Notre-Dame de Rindbifbels & leur dit :

– Allez en paix !

Ils s'en furent criant, se boufculant & chantant jusqu'à Meyberg. Toutes les commères, vieilles & jeunes, les attendaient sur le seuil des maifons où ils entrèrent comme des soudards en une ville prise d'affaut.

Les cloches de Meyberg sonnaient à toutes volées ; les garçonnets sifflaient, criaient, jouaient du *rommel-pot*.

Les pintes, hanaps, gobelets, verres, flacons & chopines tintinabulaient merveilleusement. Et le vin coulait à flots dans les gofiers.

Pendant cette sonnerie, & tandis que le vent apportait de la ville à Claes, par bouffées, des chants d'hommes, de femmes & d'enfants, il parla derechef à l'ermite & lui demanda quelle était la grâce céleste que ces bonshommes prétendaient obtenir par ce rude exercice.

L'ermite riant lui répondit :

– Tu vois sur cette chapelle deux figures sculptées, représentant deux taureaux. Elles y sont placées en mémoire du miracle que fit saint Martin changeant deux bœufs en taureaux, en les faisant s’entre-battre à coups de cornes. Puis il les frotta d’une chandelle sur le mufle & de bois vert pendant une heure & davantage.

Sachant le miracle, & muni d’un bref de Sa Sainteté que je payai bien, je vins ici m’établir.

Dès lors, tous les vieux touffeux & porte-bedaine de Meyberg & pays d’alentour, par moi patrocines, furent certains qu’après s’être battus fortement avec la chandelle qui est l’onction, & le bâton qui est la force, ils se rendraient Notre-Dame favorable. Les femmes envoient ici leurs vieux maris. Les enfants qui naissent par la vertu du pèlerinage sont violents, hardis, féroces, agiles & forment de parfaits soudards.

Soudain l’ermite dit à Claes :

– Me reconnais-tu ?

– Oui, répondit Claes, tu es mon frère Joffe.

– Je le suis, répondit l’ermite ; mais quel est ce petit homme qui me fait des grimaces ?

– C’est ton neveu, répondit Claes.

– Quelle différence fais-tu entre moi & l’empereur Charles ?

– Elle est grande, répondit Claes.

– Elle est petite, répartit Joffe, car nous faisons tous deux, lui s’entre-tuer & moi s’entre-battre des hommes pour notre profit & plaisir.

Puis il les conduifit en son ermitage, où ils menèrent noces & feftins durant onze jours sans trêve.

XIII

Claes, en quittant son frère, remonta sur son âne, ayant Ulenfpiel en croupe derrière lui. Il paffa sur la grand'place de Meyberg, il y vit affemblés par groupes un grand nombre de pèlerins qui, les voyant, entrèrent en fureur &, brandiffant leurs bâtons, tous soudain crièrent : « Vaurien ! » à caufe d'Ulenfpiel qui, ouvrant son haut-de-chauffes, retrouffait sa chemife & leur montrait son faux vifage.

Claes, voyant que c'était son fils qu'ils menaçaient, dit à celui-ci :

– Qu'as-tu fait pour qu'ils t'en veuillent ainfi ?

– Cher père, répondit Ulenfpiel, je fuis affis sur le baudet, ne difant rien à perfonne, & cependant ils difent que je fuis un vaurien.

Claes alors l'affit devant lui.

Dans cette pofiture, Ulenfpiel tira la langue aux pèlerins, lefquels, vociférant, lui montrèrent le poing, &, levant leurs bâtons de bois, voulurent frapper sur Claes & sur l'âne.

Mais Claes talonna son âne pour fuir leur fureur, & tandis qu'ils le pourfuivaient, perdant le fouffle, il dit à son fils :

– Tu es donc né dans un bien malheureux jour, car tu es affis devant moi, tu ne fais tort à perfonne & ils veulent

t'affommer.

Ulen Spiegel riait.

Passant par Liège, Claes apprit que les pauvres Rivageois avaient grand'faim & qu'on les avait mis sous la juridiction de l'official, tribunal composé de juges ecclésiastiques. Ils firent émeute pour avoir du pain & des juges laïques. Quelques-uns furent décapités ou pendus & les autres bannis du pays, tant était grande, pour lors, la clémence de monseigneur de la Marck, le doux archevêque.

Claes vit en chemin les bannis, fuyant le doux vallon de Liège, & aux arbres, près de la ville, les corps des hommes pendus pour avoir eu faim. Et il pleura sur eux.

XIV

Quand, monté sur son âne, il rentra au logis muni d'un sac plein de patards que lui avait donné le frère Joffé & aussi d'un beau hanap en étain d'Angleterre, il y eut en la chaumière ripailles dominicales & festins journaliers, car ils mangeaient tous les jours de la viande & des fèves.

Claes remplirait de *dobbel-kuyt* & vidait souvent le grand hanap d'étain d'Angleterre.

Ulen Spiegel mangeait pour trois & patrouillait dans les plats comme un moineau dans un tas de grains.

– Voici, dit Claes, qu'il mange aussi la salière.

Ulen Spiegel répondit :

– Quand, ainsi que chez nous, la salière est faite d'un morceau de pain creusé, il faut la manger quelquefois, de peur qu'en vieillissant les vers ne s'y mettent.

– Pourquoi, dit Soetkin, effuies-tu tes mains graisseuses à ton haut-de-chauffes ?

– C'est pour n'avoir jamais les cuisses mouillées, répondit Ulenpiegel.

Sur ce, Claes but un grand coup de bière en son hanap.

Ulenpiegel lui dit :

– Pourquoi as-tu une si grande coupe, je n'ai qu'un chétif gobelet ?

Claes répondit :

– Parce que je suis ton père & le *baes* de céans.

Ulenpiegel repartit :

– Tu bois depuis quarante ans, je ne le fais que depuis neuf, ton temps est passé, le mien est venu de boire, donc c'est à moi d'avoir le hanap & à toi de prendre le gobelet.

– Fils, dit Claes, celui-là jetterait la bière au ruisseau qui voudrait verser dans un barillet la mesure d'une tonne.

– Tu seras donc sage en versant ton barillet dans ma tonne, car je suis plus grand que ton hanap, répondit Ulenpiegel.

Et Claes, joyeux, lui bailla son hanap à vider. Et ainsi Ulenpiegel apprit à parler pour boire.

Soetkin portait sous la ceinture un signe de maternité nouvelle ; Katheline était enceinte pareillement, mais, par peur, n'osait sortir de sa maison.

Quand Soetkin l'allait voir :

– Ah ! lui disait la dolente engraisseuse, que ferai-je du pauvre fruit de mes entrailles ? Le faudra-t-il étouffer ? J'aimerais mieux mourir. Mais si les sergents me prennent, ayant un enfant sans être mariée, ils me feront, comme à une fille d'amoureuse vie, payer vingt florins, & je serai fouettée sur le Grand-Marché.

Soetkin lui disait alors quelque douce parole pour la consoler, & l'ayant quittée, elle devenait songeuse au logis. Donc, elle dit un jour à Claes :

– Si au lieu d'un enfant j'en avais deux, me battrais-tu, mon homme ?

– Je ne le sais, répondit Claes.

– Mais, dit-elle, si ce second n'était point sorti de moi & fût, comme celui de Katheline, l'œuvre d'un inconnu, du diable peut-être ?

– Les diables, répondit Claes, produisent feu, mort & fumée, mais des enfants, non. Je tiendrai pour mien l'enfant de Katheline.

– Tu le ferais ? dit-elle.

– Je l'ai dit, répartit Claes.

Soetkin alla porter chez Katheline la nouvelle.

En l'entendant, celle-ci, ne se pouvant tenir d'aile, s'exclama ravie :

– Il a parlé le bonhomme, parlé pour le salut de mon pauvre corps. Il sera béni par Dieu, béni par diable, si c'est, dit-

elle toute friffante, un diable qui te créa, pauvre petit qui t'agites en mon sein.

Soetkin & Katheline mirent au monde l'une un garçonnet, l'autre une fillette. Tous deux furent portés à baptême, comme fils & fille de Claes. Le fils de Soetkin fut nommé Hans & ne vécut point, la fille de Katheline fut nommée Nele & vint bien.

Elle but la liqueur de vie à quatre flacons, qui furent les deux de Katheline & les deux de Soetkin. Et les deux femmes se disputaient doucement pour savoir qui donnerait à boire à l'enfant. Mais, malgré son désir, force fut à Katheline de laisser tarir son lait, afin qu'on ne lui demandât point d'où il lui venait sans qu'elle eût été mère.

Quand la petite Nele, sa fille, fut sevrée, elle la prit chez elle & ne la laissa aller chez Soetkin que lorsqu'elle l'eut appelée sa mère.

Les voisins disaient que c'était bien à Katheline, qui était fortunée, de nourrir l'enfant des Claes, qui, de coutume, vivaient pauvrement leur vie befoigneufe.

XVI

Ulenpiegel se trouvait seul un matin au logis &, s'y ennuyant, taillait dans un soulier de son père pour en faire un petit navire. Il avait déjà planté le maître mât dans la semelle &

troué l'empaigne pour y placer le beaupré, quand il vit à la demi-porte passer le buste d'un cavalier & la tête d'un cheval.

– Y a-t-il quelqu'un céans ? demanda le cavalier.

– Il y a, répondit Ulenfpiel, un homme & demi & une tête de cheval.

– Comment ? demanda le cavalier.

Ulenfpiel répondit :

– Parce que je vois ici un homme entier, qui est moi ; la moitié d'un homme, c'est ton buste, & une tête de cheval, c'est celle de ta monture.

– Où sont tes père & mère ? demanda l'homme.

Ulenfpiel répondit :

– Mon père est allé faire de mal en pis, & ma mère s'occupe à nous faire honte ou dommage.

– Explique-toi, dit le cavalier.

Ulenfpiel répondit :

– Mon père creuse à l'heure qu'il est plus profondément les trous de son champ, afin d'y faire tomber de mal en pis les chasseurs fouteurs de blé. Ma mère est allée emprunter de l'argent : si elle en rend trop peu, ce nous sera honte ; si elle en rend trop, ce nous sera dommage.

L'homme lui demanda alors par où il devait aller.

– Là où sont les oies, répondit Ulenfpiel.

L'homme s'en fut & revint au moment où Ulenfpiel faisait du second soulier de Claes une galère à rameurs.

– Tu m'as trompé, dit-il ; où les oies sont, il n'y a que boues & marais où elles pataugent.

Ulenfpiel répondit :

chanfon.

– À boire donc, dit Ulenfpiel, du vin pour couronner la fête, & du meilleur ; je veux qu’il y ait une goutte de feu liquide à chaque poil de nos corps altérés.

– Buvons ! dit la Gilline ; encore vingt goujons comme toi, & les brochets cesseront de chanter.

La Stevenyne apporta du vin. Tous étaient assis, buvant & bouffant, les happe-chair & les filles ensemble. Les sept, assis à la table d’Ulenfpiel & de Lamme, jetaient de leur table à celle des filles des jambons, des saucissons, des omelettes & des bouteilles, qu’elles prenaient au vol comme des carpes happant des mouches au-dessus d’un étang. Et la Stevenyne riait pouffant ses crocs & montrant des paquets de chandelles de cinq à la livre, qui se balançaient au-dessus du comptoir. C’étaient les chandelles des filles. Puis elle dit à Ulenfpiel :

– Quand on va au bûcher on y porte un cierge de suif ; en veux-tu un dès à présent ?

– Buvons ! dit Ulenfpiel.

– Buvons ! dirent les sept.

La Gilline dit :

– Ulenfpiel a les yeux brillants comme un cygne qui va trépasser.

– Si on les donnait à manger aux cochons ? dit la Stevenyne.

– Ce leur serait festin de lanternes : buvons ! dit Ulenfpiel.

– Aimerais-tu, dit la Stevenyne, qu’étant échafaudé on te perçât la langue d’un fer rouge ?